

Éditorial La rentrée des classes

Geneviève de Ternant, 1993

Septembre ! L'automne est là et c'est la rentrée scolaire pour nos enfants.

Autrefois, c'était le 1^{er} octobre qui symbolisait l'année scolaire et la rentrée. Souvenons-nous de l'odeur de l'encre et des tabliers neufs, l'odeur de la craie, persistante malgré les mois d'été. On retrouvait avec bonheur et appréhension les cours et les classes, les amis de l'année précédente. On découvrait les professeurs ou les institutrices et instituteurs ; c'était là des moments intenses qui bientôt s'oublieraient dans la routine quotidienne.

Que n'a-t-on dit sur l'école en Algérie, que de mensonges ont été racontés ! Et pourtant, l'enseignement secondaire a commencé dès 1833 par la fondation d'une institution libre à Alger, devenue bientôt le Collège d'Alger apte à dispenser l'enseignement classique de la classe de 8^e jusqu'à la 3^e. Bien sûr, au début, il s'agissait surtout de permettre aux officiers et fonctionnaires de faire venir leur famille sans se séparer de leurs jeunes enfants. Il ne concernait que des enfants européens mais très vite, les juifs indigènes comprirent l'intérêt de faire éduquer leurs garçons tandis que les autochtones, méfiants, continuaient à envoyer les leurs dans les écoles coraniques. Pourtant, dès 1843, le duc d'Aumale¹ déclare que « l'ouverture d'une école au milieu des indigènes vaut autant qu'un bataillon pour la pacification du pays ». L'échec des collèges arabes-français montre vite que les enfants doivent être éduqués sur les mêmes bancs, et les enfants des trois communautés voisinent dans des proportions de plus en plus fortes pour les enfants indigènes. Il s'agit alors d'instruire pour conquérir les esprits, sous l'influence d'Ismaël Urbain, converti à l'Islam, disciple d'Enfantin et comme lui Saint-Simonien, puis sous celle des hommes politiques francs-maçons de la III^e République : après Gambetta, Louis Blanc et Henri Brisson,

c'est surtout Jules Ferry qui « imprimera à l'expansion scolaire algérienne l'impulsion la plus vigoureuse en lui conférant les insignes de la laïcité sans d'ailleurs jamais la dissocier de l'expansion coloniale considérée comme un droit légitime mais aussi un devoir des nations avancées »².

Nous n'avons pas ici la place d'évoquer l'épopée de l'enseignement en Algérie mais nous voulions rendre hommage à ces hommes et ces femmes qui acceptèrent le plus souvent d'exercer leur apostolat dans des villages sans le moindre confort. À l'époque, en France métropolitaine, ce n'était pas beaucoup mieux, mais pour eux c'était la solitude au milieu d'étrangers d'abord hostiles, puis conquis. Peu à peu, les petites filles se joignirent aux petits garçons. Dans les douars isolés, les maîtres et maîtresses ajoutaient à l'enseignement traditionnel, en français, car il fallait une langue commune, l'hygiène et souvent une cantine improvisée, car les enfants venaient de loin et ne pouvaient rentrer chez eux à midi ; la plupart apportaient leur fruste galette et les instituteurs y ajoutaient un peu de lait, un morceau de fromage, ce qu'ils pouvaient pour nourrir ces petits loqueteux aux yeux rieurs et intelligents, tellement appliqués à bien faire. De nombreux anciens enseignants nous ont montré des lettres tellement émouvantes de leurs élèves reconnaissants que les larmes viennent aux yeux. N'oublions pas non plus le bouleversant témoignage de Maître Ibazizen dans son livre *Le pont de Bereq' mouch*.

Ce n'est pas un hasard si ce sont justement les enseignants qui payèrent un lourd tribut à la rébellion algérienne : leur exemple devait être effacé, l'amour de leurs élèves devait mourir, ils faisaient trop de bien, il fallait qu'ils meurent pour frapper les esprits de terreur et obliger la population à basculer dans le camp des tueurs du FLN. Ces derniers d'ailleurs ne s'en cachaient pas et si, depuis, ils ont

tenté d'effacer cette fâcheuse image, ils n'y ont point réussi. Les vieux parlent encore avec amour et admiration de leurs anciens maîtres mais cela ne veut plus rien dire pour la génération venue après l'indépendance et à laquelle les slogans les plus imbéciles ont monté la tête. En France aussi d'ailleurs.

Ce n'est pas un hasard si le premier mort de la rébellion, de la Toussaint Rouge, fut ce jeune instituteur, Monnerot, frais débarqué de France pour exercer dans les Aurès, et dont la femme fut grièvement blessée tandis que le Caïd Hadj Sadock qui voulait s'interposer était tué à son tour³.

Il fallait assassiner l'élite, assassiner la bonté, l'idéal, la fraternité. Ils n'ont que trop bien réussi ! Aujourd'hui l'analphabétisme touche un tiers des Algériens selon l'Office National de Statistique. Mohamed Khelladi, directeur général de l'ONC, écrivait en 1991 : « Depuis l'indépendance en 62, il reste deux faits têtus : l'analphabétisme et la croissance démographique ». Tandis qu'Abdellatif Fetni, directeur général du Centre National d'Alphabétisation (CNA) relevait : « La démographie va plus vite que les constructions scolaires et toute politique de contrôle des naissances est entravée par les analphabètes qui ignorent tout de la contraception ».

Il est vrai aussi que de ce point de vue, les choses ne s'arrangent pas en France où, une réforme poussant l'autre, les enfants ne savent plus écrire et à peine parler français ! Aussi est-ce à nous, parents, d'essayer de combler les lacunes et d'aider nos enfants à s'exprimer correctement dans cette si belle langue qu'est le Français !

¹ Fils du roi Louis Philippe et commandant en chef en Algérie à 21 ans.

² Amicale des anciens instituteurs et instituteurs d'Algérie, et le Cercle algérieniste, « 1830-1962, des enseignants d'Algérie se souviennent », éditions Privat, 1981, page 25.

³ Note de l'auteur : d'après des recherches plus récentes, c'est Hadj Sadock qui aurait été visé, les Monnerot étant des victimes « collatérales ».